

# ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

14 rue d'Assas – F-75006 PARIS  
☎ 33-(0)1.44.39.48.23 – ☎ 33-(0)1.44.39.48.17  
✉ archivesdephilo@wanadoo.fr  
🌐 <http://www.archivesdephilo.com>

---

## COMPTES RENDUS

*Archives de Philosophie*, cahier 2014/2, tome 77, Été, p. 331-345.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

Benoît CHANTRE. — **Péguy point final**, Paris, Le Félin (Les marches du temps), 2014, 147 p.

Le titre pourra déconcerter – l’auteur s’en explique et fait bien de déployer les attendus de cette étrangeté qui n’est pas coquette dans ses intentions. Point final à une exploitation tout actuelle du poète fauché par les premiers combats de 1914-1918 : Péguy n’est plus à lire dans cette fin terrible indifférente aux talents, et sa mort n’est pas plus un sacrifice que celle de tous ses compagnons. Point final à une réception partielle, maligne parfois et souvent guidée par des intérêts pour le moins anachroniques. Volontiers, l’auteur admet que Deleuze ait pu redonner une dignité philosophique à une pensée qui ne se lit pas comme ornement de la poésie ou comme adjuvant de la visée religieuse, et tant pis si Deleuze ne pouvait intégrer Péguy à son « champ d’immanence » ; car, autre sens bien plus pénétrant du « point final », Péguy s’est constamment refusé à emprunter toutes les impasses du temps – il fut dreyfusard, socialiste, impliqué dans les débats politiques de son temps, notamment le « combisme », mais dénonciateur du génocide arménien, anarchiste chrétien – au profit d’un autre rapport à l’histoire qui est le véritable thème de l’ouvrage, et que l’auteur, c’est précisément là son originalité, cherche dans l’examen de l’écriture de Péguy : « la pensée propre » à cette écriture. Le point final devient l’acte par lequel s’achève la réflexion sur l’histoire quand l’écrivain ne veut pas assister à sa propre stagnation, au moment où il risquerait de se répéter – le lien est fait entre l’engagement dans une écriture indissociable de l’historicité qui la rythme et l’acte de participation à une histoire qui se trouve être aussi la sienne sans qu’il y ait la moindre quête d’héroïsme dans son départ pour la guerre... au nom d’une Paix qui doit être et ne peut être que le « point final » recteur de toute histoire vraie. Et les quatre chapitres (quatre études) du livre abordent successivement le texte de 1905, *Notre Patrie*, Péguy « saisi par l’histoire », puis l’auteur « fidèle à l’événement », donc, en troisième lieu, le rapport à Jaurès et, enfin, par retour réflexif, quels liens de la pensée et de l’écriture révèlent la « politique d’une œuvre », le « point final », l’objectif qu’elle visait.

La « race » et ce que Péguy appelle son « racinement » doivent être arrachés tout ensemble et tout entiers par la grâce à la terre dans la perspective éminemment historique d’un assomption, et cette image vaut pour ce que doit être le style dans sa langue, sans la moindre illusion d’abstraction ou de conceptualisation indifférentiste ou universaliste ; car c’est laborieusement, à travers un art de la répétition que du temps vient enfin rédimier l’académisme linguistique des proses ignorantes du travail qu’il leur faut accomplir pour s’ouvrir à une singularité dont elles ignorent la force d’impact historique. Péguy a ainsi compris que l’œuvre littéraire ou poétique ne reflétait pas un événement, mais intervenait bel et bien dans l’histoire à titre d’événement elle-même, parlant « un langage maître et venu de loin, venu de tout à fait ailleurs », aux dires mêmes du Péguy des *Suppliants parallèles*. La « patrie » ne renvoie pas aux antiennes nationalistes de l’époque, mais au terreau même qui permet à l’écriture de prendre racine en soi, et l’auteur souligne à quel point Péguy « tentant de mettre en scène une nouvelle manière d’écrire l’histoire, bouleverse tellement les habitudes historiennes ». D’où son insistance à commenter soigneusement certains textes, car, répète-t-il lui aussi comme un appel à une autre manière de lire, il faut « en revenir au texte », mais avec l’exigence de tenir ensemble et contemporains

de toute (re) lecture « l'âge temporel de l'éternel hébreu. L'âge temporel de l'éternel chrétien » (cf. *Véronique*). On retrouve ainsi mise clairement en lumière « cette articulation de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, du saint dans le héros » qui permet de comprendre l'articulation indéfectible du temps sur le style et l'événement.

Écrite au pas de charge, ce qui suscite chez le lecteur un essoufflement salutaire, cette série d'études révèle chez Péguy une lucidité bien plus singulière et profonde que les réceptions partielles ne sont prêtes à la lui reconnaître – c'est qu'elles vont rarement jusqu'aux raisons du « racinement » et qu'elles ne les cherchent pas à fleur de texte. On lira ainsi sous un tout autre éclairage les passages du livre sur la confrontation avec Jaurès et, bien sûr, les analyses de l'auteur sur le Bernard Lazare. Scholem, à qui la perspicacité ne faisait pas non plus défaut, mais qui était rarement prodigue en matière d'hommages, lui a rendu celui-ci au détour d'une conférence sur « Juifs et Allemands », en 1966 : « Péguy avait pénétré la condition juive dans une mesure qui a été rarement atteinte et n'a jamais été surpassée par les non-Juifs ». Il importait donc qu'un ouvrage se porte enfin à cette hauteur d'exigence – voilà qui vient d'être fait.

Marc DE LAUNAY

Guy-Félix DUPORTAIL. — **L'origine de la psychanalyse. Introduction à une phénoménologie de l'inconscient**, Milan, Mimesis, 2013, 177 p.

Pratiquant la voie souple d'une psychologie phénoménologique qui explore le terrain de la réflexion psychanalytique, le livre de Guy-Félix Duportail rouvre le dialogue entre phénoménologie et psychanalyse. Le point de départ de l'ouvrage est le constat que la théorie psychanalytique est guettée par un formalisme qui l'éloigne du génie de sa pratique. D'où la nécessité de rattacher les analyses formelles à un terrain d'expérience que la phénoménologie a su mettre en avant, pour sa part, dans tout rapport à une idée ou à une vérité. Ainsi se dégage un espace commun d'investigation de la psychanalyse et de la phénoménologie, qui permet de « réinscrire les idéalités psychanalytiques dans l'espace vécu de l'être au monde » (p. 38).

Loin de la thèse d'un *ego* transcendantal qui serait le seuil dernier de l'exploration de la vie subjective, il s'agit ici de s'engager dans une lutte avec un sens qui se fait, dont l'institution ne garantit pas définitivement la vivacité. Si bien que pour retrouver cette vivacité, nous sommes amenés à plonger dans les interstices d'une formation de sens marquée par des sauts et des ruptures qui rendent compte des résistances que rencontre toute tentative d'élucidation, qu'elle soit psychanalytique ou phénoménologique. Il en est ainsi parce que l'origine même de l'expérience vivante est nouée (p. 11), la division du moi (*Ichspaltung*) entre un moi constituant et un moi spectateur de ses actes se présentant sous la forme d'un nœud. Mais la division nodale n'est pas présente uniquement à « l'origine de la phénoménologie », entre les différentes hypostases du moi. Elle est de mise déjà au sein de la conscience percevante, dans la réversibilité constante entre ce qui est perçu et ce qui est imaginé. Pour approcher cette réversibilité, il convient de partir de ce que l'auteur appelle « la reculade de la chose au-delà d'elle-même », couplée à une donation symbolique (p. 24), ce qui nous place au cœur du problème psychanalytique de la perte et de la répétition.